

TEMPERATURE Du 22 avril 1903. Thermomètre de la L. CLAUDE, Opticien. No 151 Rue Carondelet.

LE PRESIDENT LOUBET EN ALGERIE.

A quelque parti que l'on appartienne, il est impossible de ne pas rendre une éclatante justice à la politique coloniale du gouvernement de la République française.

La tournée qu'il achemine présentement en Algérie est véritablement triomphale. Ce n'est qu'une série d'ovations qui lui font le plus grand honneur et donnent une haute idée de la fidélité des tribus arabes envers la France républicaine.

On a souvent dit de ce peuple que son jong est doux et léger. Ce qui vient de se passer au fond des déserts de l'Afrique en est une preuve bien incontestable.

Les Arabes, parait-il, ont été très sensibles à cette visite du chef de la République.

Les fêtes splendides qui viennent d'avoir lieu en cette colonie ont contribué à resserrer encore les liens déjà étroits qui unissent la grande colonie à la glorieuse et libérale métropole.

LES ETRANGERS - ET - LES RESSOURCES - DU - SUD-OUEST.

Des le jour où il a été question pour la première fois de réunions de conventions manufacturières, commerciales, financières ou autres, nous nous en sommes déclarés chaleureusement les partisans.

Nous savions bien qu'un jour ou l'autre, une pareille idée devait porter les plus heureux fruits et transformer notre ville en un des plus grands centres d'activité que l'on puisse imaginer.

Les événements n'ont pas jus-

qu'été ces craintes. Sans doute, les nombreux et intelligents étrangers qui nous étaient arrivés du Nord et de l'Ouest avaient été vivement frappés de nos ressources et de la vitalité de notre port. Les éloges qu'ils nous adressaient étaient sincères, mais nous pensions que la convention, une fois close, ils se hâteraient de nous quitter, de rentrer chez eux pour vaquer, comme par le passé, à leurs affaires ordinaires, renvoyant à l'avenir, à la prochaine occasion, l'exécution des projets conçus jadis à la hâte, dans un moment d'enthousiasme.

Il en a été autrement, disons-nous. De tous les hommes d'affaires qui devaient, selon nous, nous quitter immédiatement et reprendre le chemin de fer, beaucoup nous sont restés; les uns, se sont mis à étudier le pays et l'esprit des habitants; les autres, à tracer des plans pour exécuter les projets que leur avaient inspirés nos richesses manufacturières et nos magnifiques facilités de transport.

Il nous faudrait une grande colonne pour citer ici les riches et puissants spéculateurs que nous croyions tous partis, depuis huit jours, et qui sont encore ici, parcourant nos campagnes et nos régions minières et agricoles. La période des projets est passée, celle des exécutions commence. Nous devons nous attendre à la très prochaine mise en pratique d'entreprises considérées jusqu'ici comme des rêves et qui vont devenir des réalités.

De tous ces projets, le plus digne d'attirer l'attention publique est la construction d'un canal aux eaux profondes, devant relier la région des grands lacs aux bouches du Mississippi et, par conséquent au golfe.

L'idée est grandiose, mais d'une exécution facile, grâce au Mississippi qui est la route naturelle. Ajoutons que cette exécution est forcée par les circonstances et le résultat nécessaire, inévitable de la construction du Canal de Panama.

La est le secret de l'enthousiasme que manifestent en ce moment nos grands spéculateurs. C'est vers l'entrée du Mississippi que se dirigent toutes leurs activités.

LE Canal du Panama.

De toutes les questions qui s'agitent en ce moment dans le public des deux mondes, la plus grave assurément est celle du Canal de Panama; mais quelque bruit qu'elle fasse parmi nous, elle passionne encore davantage l'opinion en Europe.

Ici nous envisageons le problème avec calme. Il est évident à nos yeux que ce canal est bel et bien une propriété américaine. Perceuse n'en doute. De là le calme qui règne parmi nous dans les discussions soulevées à ce sujet.

Ailleurs, il en est tout autrement; elle y provoque des compétitions sans nombre, et c'est là précisément ce qui fait la force des Américains.

Une seule puissance aurait le droit de prendre la parole, à cause de la position particulière où elle se trouve et du rôle qu'elle a joué dans la construction. Or, la France ne dit rien. Ce qu'elle possédait, elle l'a vendu; ce qu'elle avait fait, elle l'a cédé; dans toute cette affaire, elle a agi de bonne foi, et elle ne se croit pas le droit d'intervenir d'une façon ou d'une autre. On ne peut qu'approuver sa conduite.

PREDICTIONS.

Le théâtre de Lille vient de brûler.

Or, il y a quelques jours à peine, Mme de Thèbes, la prophétesse bien connue, publiait un petit volume, intitulé "An 1903", où ces lignes se lisent, fastidieuses: "Un théâtre de province brûlera." Mme de Thèbes prédisait cet événement pour la période qui va de 21 mars au 22 juin de la présente année. Les Destin, de même peut être avec elle, se sont hâtés de lui donner raison.

Voilà de quoi faire rêver quelque à le tourment du lendemain, quoique ce soit un peu superstitieux, dit un chroniqueur parisien.

Mme de Thèbes jouit d'une considérable notoriété. Elle a écrit à de nombreuses divinations qui lui réussissent à merveille. Et puis, chacun sait que Dumas fils estimait sa science: alors on se dit que, si Dumas fils y croyait, on peut bien y croire aussi, comme toute, sans fausse honte.

De reste, elle procède avec beaucoup de méthode. Elle ne s'amuse point à des prophéties en l'air. Mais, de chacun de ses pronostics elle donne les raisons. Ses raisons, fort précises, sont de deux sortes. Il y a d'abord les "influences astrales", lesquelles, avouons-le, semblent un peu compliquées et aventurées; et puis, il y a la chiromancie. Dans les lignes de la main, Mme de Thèbes discerne tout l'avenir du possesseur de cette main. Par exemple, pour prédire que des théâtres étaient sur le point de brûler, cet "Ordipe de bonne foi", comme elle se nomme elle-même, a étudié des quantités de mains de comédiens et de comédiennes; et sur un très grand nombre de ces mains, elle a trouvé des "marques d'incendie": ecel posé, le raisonnement va de soi, n'est-ce pas? Et la catastrophe de l'autre jour est là pour témoigner de la valeur de ce raisonnement. On en frémit!

Du reste, à quoi bon le diaboliser? L'année 1903 est une "année mauvaise". N'est-elle point dominée par le nombre 13, que la Kabbale, parait-il, désigne comme "sacré"? Le total des chiffres qui composent 1903 fait 13, à n'en point douter. Treize est un mauvais nombre. Et cependant treize a du bon; car il se termine par trois, et trois, "nombre des triades du monde spirituel", est un signe de bonheur.

Et puis, et puis, sachez le bien, "l'année 1903 se trouve placée sous Saturne", et Saturne est une planète terrible. Mme de Thèbes affirme que l'on peut tout appréhender de Saturne. Diaboli!

Soyons précis. L'incendie d'un théâtre provincial n'est pas le seul ennui que nous ait réservé la première période de 1903. (Mme de Thèbes commence l'année au 21 mars.) Un théâtre de Paris est encore en danger.

Ce n'est pas tout. Mais la chiromancie a vu, dans les mains des parlementaires, des "signes inquiétants." Elle prévoit des troubles politiques. Celle, nous y sommes habitués, à vrai dire; seulement: "deuil dans le haut personnel politique français, deuil dramatique!" Excusez-moi; je vous fais rêver, et soyez braves! L'année sera mauvaise pour les arts. Mme de Thèbes annonce des "désastres artistiques": la tiare, du reste, ne commence-t-elle pas

une lugubre série?... Heureusement, pour nous réconforter, signalons que les maus des savants portent des signes de prochaines découvertes.

La deuxième période, du 22 juin au 22 septembre, sera plus douce pour notre pays que la première. Mais l'Allemagne aura du fil à retordre et "les diplomates anglais ainsi que les russes occuperont le monde entier". Que feront-ils? Mystère. En tout cas, ils feront quelque chose. Un "grand Etat du Nord" verra chanceler sa fortune; et, quant à la Hollande, qu'elle redoute tout des flots....

Dans la troisième saison, le souverain d'un Etat ami et limitrophe de la France pourrait bien se mal trouver d'un accident de voyage. La paix du monde sera bouleversée: si ce n'est en 1903, ce sera pour 1904; l'Europe sera violemment ramenée à ses champs de bataille.

Pour la quatrième saison, que l'Amérique garde! La France aussi, d'ailleurs. Que tout le monde, enfin, se garde! L'avenir n'est pas rose, tel que Mme de Thèbes nous l'annonce. Elle ne nous promet aucune gaieté pour les mois qui viennent, aucune douceur.... On a envie de renoncer à vivre, on se décourage. Répréhensible défaillance! Mme de Thèbes ne veut pas que nous perdions tout espoir. Oh! que nous pas! Car tout cela peut s'arranger. Mais, n'est-ce pas Mme de Thèbes, en effet, n'est pas déterministe. Elle ne croit pas que les Destin soient immuables absolument. Ce qu'elle nous indique, ce sont les projets, les intentions des Destin. A nous de les déjouer. Et, si elle nous avertis, c'est justement afin que nous prenions nos mesures. Gardons-nous! Prenons des précautions. Ignifugeons nos théâtres. Si nous sommes politiques, ne faisons pas d'imprudences. Si nous sommes souverains d'un pays ami et limitrophe, ne voyageons pas trop, etc....

Mme de Thèbes est une prophétesse déintéressée. Elle nous donne le moyen d'éviter ce que ses prédictions se réalisent.

UN SAVANT ET UN HOMME D'ACTION.

Le docteur Laborde, membre de l'Académie de médecine, en France, chef des travaux de physiologie à la faculté de médecine, vient de succomber dans sa soixante-troisième année.

On se souvient qu'après avoir remis l'opinion avec sa campagne contre l'alcool et les essences nuisibles, il dut ces derniers temps, déjà terrassé par la maladie, renoncer à continuer jusqu'au bout la retentissante discussion qui avait été instituée à l'Académie de médecine, grâce à ses persévérants efforts.

Le docteur Laborde n'était pas en effet qu'un expérimentateur de mérite et qu'un savant de cabinet réputé. Il avait la louable préoccupation de faire servir sa science au bien général et au progrès social. On lui doit notamment la méthode des tracés rythmiques de la langue, qui est devenue le procédé classique pour rappeler à la vie les apylaxiés et noyés. Orateur fougueux, esprit combatif et l'âge n'avait même pas affaibli sa fougue; il a souvent rencontré des contradicteurs, mais jamais d'adversaires. A l'Académie de médecine, dont il était l'un des "débatteurs" les plus écoutés, comme dans le reste du corps scientifique, où son savoir était universellement apprécié, le docteur Laborde laissera d'innombrables regrets.

L'herbe à dormir. Un botaniste américain, M. Vernon Bailey, excursionnait en septembre dernier dans les montagnes du Sacramento. C'était le soir; on installait le camp. Les chevaux, détachés, broutaient avec avidité. Un "ranchman" passa, qui héla les voyageurs.

Faites donc attention, dit-il. Vos chevaux se burrent d'herbe à dormir; vous n'allez pas pouvoir démarrer avant une heure.

M. Bailey ne tenait pas à rester huit jours dans la montagne, mais il n'était pas fâché de l'occasion de se rendre compte des effets de l'herbe à dormir. Il laissa donc à ses chevaux brouter l'herbe amonvée et fit conduire les autres sur un terrain nu.

Le lendemain le cheval qui avait brouté tout son saoul, les jambes largement écartées, la tête levée vers le ciel, dormait profondément. Et le lendemain de son attitude était complété par ses oreilles et sa lèvre inférieure, qui pendaient comme choses mortes. Les autres dormaient aussi, mais d'un sommeil moins intense. On sut toutes les peines du monde à les mettre en marche.

ST. CHARLES ORPHEUM. L'Orpheum poursuit, cette semaine, la série de ses représentations avec son bonheur ordinaire devant de fort belles salles.

Ce succès, il le doit à la variété de ses programmes et aux talents divers des artistes qu'il sait engager.

La pièce de résistance, cette fois, c'est "He, She and It", qui journal à miss Emily Lytton et à Wm Gerald l'occasion de faire valoir leurs brillantes qualités.

"He, She and It" aura un succès durable. Trois ou quatre autres artistes tels que Harding, Ab Sid, Melville et Stetson se sont fait bruyamment applaudir hier. La soirée s'est terminée par l'exhibition de tableaux mouvants.

La Khédivale mère et la Khédivale, femme du Khédivé, ont donné au palais d'Abdine un grand dîner en son honneur.

En somme, la reine Amélie est très satisfaite de son séjour en Egypte, et l'état de sa santé s'en trouve sensiblement amélioré.

EN EGYPTÉ. La Reine Amélie de Portugal raconte, pendant tout son séjour en Egypte, l'accueil le plus chaleureux et le plus enthousiaste de la part du Khédivé, des autorités égyptiennes et de la population, sans distinction de race ni de religion.

Assistée installée à l'hôtel, au Caire, elle a reçu la visite du Khédivé venu pour la saluer. Une heure après, le prince héritier du Portugal est allé au palais d'Abdine rendre sa visite au Khédivé, au nom de sa mère.

Le lendemain, la reine Amélie a déjeuné à l'agence diplomatique de France. Elle connaît M. de La Boullinière, le représentant de la France en Egypte, du temps où il était secrétaire de la légation à Lisbonne.

Le même soir, la Reine a assisté à un mariage indigène. Une vaste tente arabe a été dressée pour la circonstance.

Le lendemain, la souveraine a fait une excursion à Sakka. Elle a pris passage à bord d'un yacht mis à sa disposition par le Khédivé.

La Khédivale mère et la Khédivale, femme du Khédivé, ont donné au palais d'Abdine un grand dîner en son honneur.

En somme, la reine Amélie est très satisfaite de son séjour en Egypte, et l'état de sa santé s'en trouve sensiblement amélioré.

DEPECHE S

Installation du nouveau recteur de l'université catholique.

Washington, 22 avril.—Monsieur Denis J. O'Connell a été installé aujourd'hui en qualité de recteur de l'université catholique d'Amérique, en remplacement du très révérend Thomas J. Conaty. Mgr Conaty, qui était recteur depuis le 14 janvier 1897, a été récemment nommé évêque de Los Angeles. Après un repos de courte durée il se rendra à cette ville. Il assumera ses nouvelles fonctions en mai.

Son successeur, Mgr O'Connell, a été pendant plusieurs années recteur du collège américain à Rome.

Mort d'un journaliste. Chicago, Illinois, 22 avril.—John W. Crawford, rédacteur politique et critique littéraire du "Chicago Journal", est mort aujourd'hui d'une pneumonie.

M. Crawford fut pendant près de vingt ans journaliste à Chicago.

Condamné au pénitencier. Maison de Cour de Fairfax, Vie, 22 avril.—Le jury dans le procès de Robert Hamilton accusé d'avoir fait dérailler le train des bagages de New York and Florida sur le Southern Railway à Ravenswood, Vie, le 15 Février, dans lequel deux personnes ont été tuées, a rendu un verdict de meurtre au second degré et fixé la peine du coupable à quinze ans de pénitencier.

Suicide d'un officier de cavalerie. Washington, 22 avril.—Le général Davis télégraphia au département de la guerre que le lieutenant-colonel Henry W. Stroh, du premier régiment de cavalerie, s'est suicidé aujourd'hui à Manille en envoyant une balle dans la tête.

Il était originaire de l'état de New York.

Service défalcateur. New York, 22 avril.—D'après une dépêche de Londres: la "Tribune", le directeur général des postes Chamberlain a écrit aux autorités postales américaines pour se plaindre du délai dans l'expédition de la maille de New York à Londres.

Les victimes du froid en Allemagne. Breslau, Allemagne, 22 avril.—Des dépêches reçues de divers points de Silésie annoncent que les cadavres de quinze personnes mortes gelées durant la tempête de neige de dimanche dernier ont été trouvés dans des amoncellements de neige.

De nombreuses personnes n'ont pas encore été retrouvées.

Deux étudiants en médecine, Boehme et Witt, ont été condamnés par la cour criminelle à quatre mois de prison pour s'être battus en duel au pistolet, sans effusion de sang d'ailleurs.

Boehme prétendait que Witt l'avait bousculé avec intention dans la rue, mais le tribunal d'honneur des sociétés d'étudiants de l'université décida qu'un cartel n'était pas nécessaire, attendu que Witt, qui est boiteux, n'avait probablement pas eu l'intention de toucher à la personne de Boehme.

Mais celui-ci, qui était à la cour, donna un soufflet à Witt, qui frappa à son tour.

Le tribunal d'honneur décida alors qu'ils devaient se battre au pistolet, car le bras droit de Boehme était affaibli à la suite d'un duel récent au sabre.

INAUGURATION

Nouvelle Bourse de New York.

New York, 22 avril.—Les membres de la Bourse aux valeurs de New York ont mis les affaires de cette aujourd'hui pour prendre part aux cérémonies d'inauguration de leur nouveau palais.

Les cérémonies ont été courtes et impressionnantes. Après une prière par le révérend Morgan Dix, de l'église de la Trinité, Ranson H. Thomas, président de la commission de la bâtisse, a formellement livré l'édifice à Donald McKay, président de l'association du Palais de la Bourse aux valeurs de New York, qui l'a officiellement livré, de son côté, à Rudolph Keppler, président de la Bourse, pour l'usage des membres.

M. Keppler l'a accepté dans un bref discours, puis le maire Low a parlé au nom des citoyens et des invités.

Les membres et les invités par lesquels se trouvaient en grand nombre des financiers et des négociants importants ont visité l'édifice.

Parmi les invités se trouvaient le président et le secrétaire de la Bourse consolidée, la Bourse aux valeurs de New York reconnaissant ainsi pour la première fois cette institution.

Les membres de la Bourse consolidée avaient envoyé avec leurs bons souhaits un énorme bouquet de cinq cents roses dites "American beauties".

La salle du comité d'administration où ont lieu les cérémonies était foulée bien avant l'heure fixée pour l'ouverture. Un orchestre a exécuté plusieurs morceaux.

Abandon de Melilla. Tanger, Maroc, 22 avril.—Muley Amrani, un oncle du Sultan, est arrivé aujourd'hui de Melilla, où il avait fonctionné de douanes et tout ce qui appartenait au gouvernement Melilla est abandonné par le gouvernement.

Complot contre l'empereur François-Joseph. Vienne, Autriche, 22 avril.—La "Post" annonce l'arrestation d'un soldat hongrois à cause d'un prétendu complot de troupes hongroises pour tuer l'empereur François-Joseph durant les grandes manœuvres.

Duellistes condamnés. Berlin, Allemagne, 22 avril.—Deux étudiants en médecine, Boehme et Witt, ont été condamnés par la cour criminelle à quatre mois de prison pour s'être battus en duel au pistolet, sans effusion de sang d'ailleurs.

Boehme prétendait que Witt l'avait bousculé avec intention dans la rue, mais le tribunal d'honneur des sociétés d'étudiants de l'université décida qu'un cartel n'était pas nécessaire, attendu que Witt, qui est boiteux, n'avait probablement pas eu l'intention de toucher à la personne de Boehme.

Mais celui-ci, qui était à la cour, donna un soufflet à Witt, qui frappa à son tour.

Le tribunal d'honneur décida alors qu'ils devaient se battre au pistolet, car le bras droit de Boehme était affaibli à la suite d'un duel récent au sabre.

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

DEUXIEME PARTIE

X

Mais je ne savais pas votre nom... je ne vous connaissais pas encore.

me... vous êtes Marthe... enfant!

La jeune femme s'écartait, profondément troublée, n'ayant plus le courage de faire taire le malheureux.

—Oui, contigu, il en s'exaltait, Marthe... Marthe que j'aime, que j'adore... avec tout mon cœur!

Après avoir dit cela, il s'interrompit un instant, comme épuisé par l'effort.

—A boire!... demanda-t-il, haletant.

Marthe se leva, s'empressa de donner au malheureux une caillière de potion réconfortante, plutôt que de satisfaire son désir.

tendresse... tout ce qu'il y avait en moi de bon... de généreux.

Je voulais dépenser ma vie pour vous... vous vous en souvenez... n'est-ce pas?

—Oui, oui, balbutia Marthe, la voix étranglée par l'émotion douloureuse qui l'étreignait indiciblement.

Et son regard humide se fixait attendri sur celui du moribond, l'évoquant d'effrayants ardeurs.

Même, elle avança la main, dans une sorte de mouvement inconscient, et la posa doucement sur les doigts brûlants du blessé.

Il essaya de sourire, une expression de bonheur sembla transparaître un instant les traits tirés, son visage livide.

de votre visage adoré... je mourrai moins seul... Tenez... avant de disparaître... il faut que je vous dise des choses étranges...

Depuis hier... il se passe en moi un fait inexplicable. Je crois que ces choses se produisent... seulement... aux heures suprêmes.

J'ai dans mes pauvres cerveaux... comme des souvenirs très lointains... revenus tout à coup.

Ainsi, je crois, maintenant, me rappeler mes parents... ma mère surtout...

Et puis, le pays où j'ai été élevé... c'était dans le Midi, très loin d'ici...

—Oui, à Marseille!

Et, tout à coup, comme terrassé par l'émotion intense qu'il éprouvait, et la souffrance, tout à la fois, Pierre acheva d'une voix très basse, étranglée de râles:

— Adieu... Marthe... je vous aime bien... adieu!...

Puis il ferma sagement les yeux, sa tête roula sur l'oreiller, il ne bougea plus.

Marthe, bouleversée, se dressa d'un bond, toute pâle, se pencha sur le visage impassible du mourant, saisie d'une angoisse profonde, indicible.

Elle sentit à peine sur sa joue passer un souffle court, très faible, comme prêt à s'éteindre.

Elle attendit ainsi, durant un long instant, essayant de réprimer l'épouvantable appréhension qui la tenaillait.

—Qu'y a-t-il? Avez-vous besoin de nous?... — Oui, vite du secours!... s'écria la jeune femme d'un accent désespéré.

Des bruits significatifs se produisirent aussitôt dans la chambre voisine.

Quelqu'un se levait; on allait venir l'assister dans ce moment critique, épouvantable.

Un instant plus tard, la porte de la chambre s'ouvrit, la femme de l'aubergiste apparut, somnifère vêtue.

—Je vous en prie, madame, implora Marthe, envoyez votre mari à Lardy chercher le docteur, et prévenez mon frère; le blessé agonise; il va mourir!

Sans répondre, la brave femme, bouleversée, sortit de la pièce.

Tandis que Marthe lui expliquait en peu de mots les différentes phases par lesquelles avait passé le malheureux Pierre, il examinait l'ordonnance établie par son confrère de Paris.

—On ne pouvait rien faire de mieux, murmura-t-il d'un ton convaincu.

Puis il s'approcha du moribond, palpa doucement ses membres raidis, plaça devant sa bouche fermée, puis devant ses narines, une petite glace de poche.

Aucun souffle ne vint la ternir. Le docteur regarda les mains: Elles s'allongeaient diaphanes, d'une couleur de cire, sur la blancheur des draps; les pouces légèrement rentrés vers les paumes.

—Hélas! c'est fini;... déclara le praticien d'un accent pitoyable.

—Oh!... gémit Marthe, et pas même un prêtre pour ses derniers moments!